

La Merlière, Hugues Marie
Humbert Bocon de
Le drapeau tricolore

LE DRAPEAU

TRICOLORE,

OU

TROIS JOURNÉES DE 1830,

A-PROPOS PATRIOTIQUE EN TROIS TABLEAUX,
MÊLÉ DE COUPLETS ET A GRAND SPECTACLE,

Par Eugène de Lamerlière.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A LYON, LE 8 AOUT 1830,
SOUS LA DIRECTION DE M. DESROCHES.

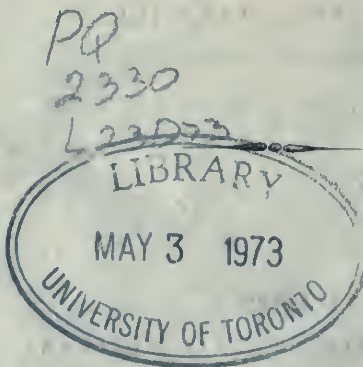
PRIX : 1 FRANC 50 CENTIMES.

PARIS.
BARBA, LIBRAIRE, PALAIS D'ORLÉANS.
LYON.
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.
1830.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DOUCET, riche congréganiste.........	M. HERGUEZ.
POUDRET, ancien perruquier-............	M. BERNARD-LÉON.
LAGRENADE, vieux soldat républicain.....	M. JULES.
JOLICŒUR, soldat de la garnison........	M. BARQUI.
FANFAN, jeune ouvrier..................	M. ACHARD.
LE MARQUIS DE LA TRUFFE, ex-député du centre..............................	M. BEAUDOUIN.
JULES, élève de l'École polytechnique.....	M.lle CLARA-FRANCIA.
VICTOIRE, fille de Lagrenade............	M.me ADAM.
M.lle ROSE, marchande de fleurs........	M.lle ALPHONSINE.

Citoyens de toutes les classes. — Soldats de la garnison, etc.

La scène se passe dans une grande ville de province, les 26, 29 *et* 30 *juillet* 1830.



IMPRIMERIE DE J.-M. BOURSY, RUE DE LA POULAILLERIE.

LE

DRAPEAU TRICOLORE.

PREMIER TABLEAU.

LA CONGRÉGATION.

Le théâtre représente un salon riche.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOUCET, *seul.*

Tout va bien, si j'en crois notre nouvelle dépêche télégraphique; nous montons définitivement à cheval le 26. Ce sera superbe à voir.

AIR *de l'Avare.*

Sur nos projets en vain l'on raille,
Nous touchons presqu'à notre but,
Nous ferons sabrer la canaille,
S'il le faut, pour notre salut.
Nous voulons avoir de la gloire,
Et bientôt nous leur prouverons
Qu'avec des ailes de pigeons,
On peut voler à la victoire.

M. de Pasquignaç est un fameux gaillard!... Toujours fort pour les machinations infernales. Mais je crois entendre mon perruquier, sachons adroitement si la grande nouvelle transpire déjà.

SCÈNE II.

DOUCET, POUDRET.

POUDRET.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi.... Seigneur, je l'ai jugé....

DOUCET.

C'est bien, je sais le reste, mon cher Poudret.... Mais qu'y a-t-il de nouveau dans le quartier?

POUDRET.

Le thermomètre est à la tempête.

DOUCET.

C'est singulier il fait le plus beau temps du monde.

POUDRET.

Physiquement, oui; mais moralement... non!

DOUCET.

Expliquez-vous?

POUDRET.

M. le marquis de la Truffe, que je viens d'avoir l'honneur de coiffer à l'instant, affirme qu'il y a quelque chose en l'air... là-haut, là-haut!

DOUCET.

La providence est grande, mon cher Poudret.

POUDRET.

Vous me l'avez répété bien souvent, M. Doucet.

DOUCET.

Elle fait quelquefois des miracles au moment où l'on s'y attend le moins.

POUDRET.

C'est véridique, Monsieur; nous avons vu des choses si extraordinaires depuis trente-huit ans que nous exerçons la coiffure....

DOUCET.

Tout n'est pas encore fini.

POUDRET.

Que voulez-vous dire?

DOUCET.

Que tout va rentrer dans la bonne voie; Dieu aidant! voilà quinze ans que nous y travaillons. Vous coiffez bien et vous pensez de même, mon cher Poudret, je puis donc tout vous confier... le bon vieux temps va revenir.

POUDRET.

Impossible!

DOUCET.

Je vous en donne ma parole.

POUDRET.

Eh bien, tant mieux.... les ailes de pigeon, la poudre classique, la perruque monarchique, tout çà va revenir!..

Ce sera fameux... pour les vieux perruquiers.... La patrie avant tout.

DOUCET.

Je viens de recevoir une lettre de mon ami Bottu.

POUDRET.

Fait-il toujours des livres... pour les papillottes... Cet excellent M. Bottu?

DOUCET.

Plus que jamais... Il nous conseille, dans le dernier, de monter à cheval et de donner un coup de collier. Savez-vous ce que c'est qu'un coup de collier, monsieur Poudret?

POUDRET.

Dame! je m'en doute... Un coup de collier ça doit ressembler furieusement à un coup de peigne.

DOUCET.

Précisément.

POUDRET.

Mais pour donner un coup de peigne, il faut du toupet.

DOUCET.

Il en a, et nous en avons tous.

POUDRET.

Il est vrai que je vous en ai fourni une certaine quantité cet hiver... le toupet a donné singulièrement... tous, frisure éternelle... garantie pour trois mois.

DOUCET.

Mon bon ami Bottu nous donnera l'exemple.

Air *de Julie.*

Il va, plein d'une noble audace,
Nous ramener ce bon vieux temps.
Quoique le peuple dise ou fasse,
Nous sommes forts contre les mécontens.
De les vaincre Bottu se pique,
Et son courage est vraiment sans égal,

POUDRET.

Oui, car pour monter à cheval,
Il n'attend qu'un chameau d'Afrique.

Et allez-donc, l'un portant l'autre.

DOUCET.

Que marmottes-tu donc là?

POUDRET.

Je dis, Monsieur, que je voudrais bien vous faire la barbe sur le champ.... je suis sur que toutes mes pratiques attendent... je n'aurai peut-être même pas le temps de vous faire la queue... çà serait pourtant dommage.

DOUCET.

Eh bien! voyons, dépêche toi... donne-moi seulement ce livre, je lirai pendant que tu m'accomoderas.

POUDRET.

Ce ne sera pas long. (*Il le rase.*)

DOUCET, *lisant.*

« En 1807, M. le marquis de Buonaparte, lieutenant-» général de S. M. très-chrétienne le roi de France, est » entré à Vienne, il ne lui a fallu que... (1).

POUDRET.

Un peu d'eau chaude, s'il vous plait.

DOUCET.

Achève donc..... « En 1814, les souverains alliés ont rétabli pour jamais le trône des lis.

POUDRET.

Vous êtes rasé.

DOUCET.

Merci.

POUDRET.

Je vous laisse... je cours vite à ma boutique, je suis sur que les clients font déjà la queue à ma porte comme au Théâtre-Français, lorsque M. Lekain jouait.... J'ai bien l'honneur de tout mon cœur... (*Il sort en courant.*)

SCÈNE III.

DOUCET, *seul.*

C'est un brave homme que ce Poudret, mais la foi ne l'a pas encore suffisamment illuminé. Le malheureux coiffe des actrices!.. Mais qui vient encore me déranger!.. Ah! c'est la fille de cet ancien soldat de l'usurpateur que j'ai eu la bonté de loger dans ma mansarde... et qui me doit un terme. Nous allons voir si on m'apporte enfin de l'argent.

---

(1) Extrait textuel de l'Histoire de France du père Loriquet.

SCÈNE IV.

VICTOIRE, DOUCET.

VICTOIRE.

Je vous demande bien pardon, Monsieur, de venir ainsi vous déranger, mais j'aurais une grâce à vous demander?

DOUCET.

Qu'est-ce, petite?

VICTOIRE.

Monsieur, c'est que nous sommes bien à plaindre....; je n'ai pas d'ouvrage depuis quelque temps.....; mon pauvre père n'a plus de pension.... : il a été bien malade, il y a quelques jours, des suites de ses blessures, et toutes mes petites économies y ont passé.

DOUCET.

Que m'importe!

VICTOIRE.

Nous voulions vous prier d'attendre encore quelque temps pour le terme que nous vous devons.

DOUCET.

Impossible, les temps sont durs.

VICTOIRE.

Pour le pauvre monde, oui, bien durs....; mais pour vous, c'est différent........ Monsieur, vous qui êtes si pieux, vous ne voudriez pas renvoyer sans pitié un vieux soldat, le forcer à coucher dans la rue, et à tendre aux passans la main qui les a si long-temps défendus.

DOUCET.

Eh bien! petite, il faut entrer dans un couvent : il n'en manque pas ici.....

VICTOIRE.

Et mon père?

DOUCET.

Il ira à l'hôpital, je lui ferai avoir un lit.

VICTOIRE.

Non, monsieur, jamais je ne quitterai mon père.

DOUCET.

Eh bien! soit, allez-vous-en ensemble; mais auparavant, payez-moi.

VICTOIRE.

Mais cela nous est impossible.

DOUCET.

Vendez ce que vous avez pour faire de l'argent.

VICTOIRE.

Nous n'avons rien.

DOUCET.

Et ce beau sabre qui est pendu près du lit de votre père, il doit valoir quelque chose.

VICTOIRE.

Le sabre d'honneur qu'il reçut à Marengo !.... il ne s'en séparera qu'avec la vie.

AIR : *J'en guette un petit.*

Il le reçut sur le champ de bataille,
Comme le prix de ses hauts faits,
Au moment même où la mitraille,
A ses côtés fesait tomber Desaix.
S'en séparer, serait un grand supplice,
Il le garde, au nom de l'honneur.....

DOUCET.

Mais si je veux, moi je pourrai, mon cœur,
La prendre au nom de la justice.

VICTOIRE.

Vous ne trouveriez pas un huissier assez cruel pour oser.....

DOUCET.

Pardonnez-moi, nous en avons un qui est congréganiste.

VICTOIRE.

En ce cas, nous n'avons plus qu'à mourir.

DOUCET.

On ne meurt pas pour si peu de chose..... (*A part.*) Comme elle est belle dans les larmes !.... quoique son père soit un grand coquin..... , elle est bien jolie..... (*Haut.*) Dites-donc, petite, si vous vouliez, vous pourriez sauver votre père.....

VICTOIRE.

Ah ! que faut-il faire ?.... parlez.

DOUCET.

Il faudrait recevoir avec un peu plus de bénignité mes tendres hommages, et alors.....

VICTOIRE.

Arrêtez, monsieur; parce que vous êtes dans l'opulence, vous n'avez pas le droit d'outrager la fille d'un brave!

DOUCET.

Quand ce brave n'est pas riche, la conscience permet de venir à son secours par tous les moyens possibles..... Le ciel connaît ma pureté, et si vous le vouliez, cet or.....

VICTOIRE.

Je sors, monsieur, je ne puis vous entendre plus longtemps sans honte!.... fasse le ciel que j'aie le courage de ne rien dire à mon père.

DOUCET.

Allez, je ne le crains pas; et demain..... (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

DOUCET, *seul.*

La petite a du caractère; mais il ne faut pas perdre courage. La misère est bien puissante sur les femmes, et en tenant bon..... Mais voici M. de Latruffe, mon excellent ami. C'est un brave, celui-là, il peut dîner trois fois par jour sans se donner d'indigestion : quel trésor pour un ministère.

SCÈNE VI.

DOUCET, LATRUFFE.

LATRUFFE.

Eh bien! mon ami, la grande nouvelle circule, tout va bien..... Les libéraux, ces damnés de libéraux, sont définitivement enfoncés.

DOUCET.

Le ciel en soit béni!

LATRUFFE.

Et le ministère aussi; car il y a bien été pour quelque chose. C'est peut-être encore mieux que de mon temps, lors des invincibles trois cents.....

DOUCET.

C'est vrai ; mais vous ne voyez que les choses d'ici-bas..... Moi, je m'élève plus haut, j'examine les fils quand vous ne songez qu'aux marionnettes.

LATRUFFE.

C'est qu'elles ont bien leur petit mérite pour un député bien pensant.

DOUCET.

Et bien pansé, soit dit sans vous déplaire.

LATRUFFE.

Entre nous on ne se gêne pas.... ; mais occupons-nous de la grande affaire. Je viens vous chercher pour la réunion d'aujourd'hui : on compte sur vos lumières.

DOUCET.

Moi, j'invoquerai celles de là-haut, et tout ira bien je l'espère.

LATRUFFE.

Venez donc, et après la séance nous dînerons ensemble à l'Archevêché ; on y fait bonne chère, vous le savez : et depuis cet excellent Villèle, je n'ai rien trouvé de meilleur....., si ce n'est Piet, mais il dégringole tous les jours.

DOUCET.

A la bonne heure !.... je vous suis. (*Ils sortent.*)



SECOND TABLEAU.

LA RÉVOLUTION.

Le théâtre représente une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

M.lle ROSE, LAGRENADE, FANFAN.

M.lle ROSE.

C'est donc bien vrai, M. Lagrenade, ce qu'on dit?

LAGRENADE.

Hélas! oui, mon enfant, tout est perdu.

FANFAN.

Ils disent comme ça, mon ancien, qu'il n'y anra plus de liberté....., c'est pas possible. La France peut pas y renoncer comme ça..... Dam! ça tient la liberté qnand c'est planté là. (*Il montre son cœur.*)

LAGRENADE.

Prends garde, Fanfan, tu es jeune.

FANFAN.

Tiens, je suis jeune...., c'est pas un crime peut-être.... D'ailleurs, comme dit un fameux particulier :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LAGRENADE.

Non : mais méfie-toi, et fais attention à ce que tu dis....., il y a des mouches en été.

FANFAN.

Je ne les crains pas, moi, les mouches; j'ai là de l'élixir de rotin qui les a bientôt fait décamper; et d'ailleurs, je ne vois ici que de braves gens. Ainsi, nous pouvons parler..... Vous dites donc, papa Lagrenade.....

LAGRENADE.

Je dis qu'il n'y a plus de liberté, plus de lois....; tout est anéanti d'un seul coup.

FANFAN.

Oui ; mais gare le contre-coup.

LAGRENADE.

C'est juste.

M.lle ROSE.

Il a raison, l'enfant, un coup ne peut pas aller sans contre-coup....., je m'y connais, moi.....

FANFAN.

Pardine, c'est tout simple, l'oppression engendre la résistance ; c'est comme la poudre qui est trop comprimée, ça finit toujours par éclater, et alors gare la bombe.

LAGRENADE.

C'est encore vrai ; mais il faut y mettre le feu, à cette bombe, pour la faire partir ; et on risque sa tête.

FANFAN.

Qu'est-ce que ça fait, quand il s'agit du salut de la patrie ? qui ne risque rien n'a rien, comme on dit. Mais explique-moi donc comment ce qu'ils appellent l'ordonnance fera tant de mal à la fois. M. Doucet, notre propriétaire, qui est bien éduqué, puisqu'il va tous les jours à l'église, disait tout-à-l'heure, devant beaucoup de monde, que ça ne regarde que les journaux ; et, comme nous ne sommes pas journalistes.... alors....

LAGRENADE.

Alors, mon ami, nous sommes coulés. Si les journaux ne peuvent plus parler, qui est-ce qui fera connaître tes plaintes à tes concitoyens et à la justice ? qui est-ce qui t'éclairera sur tes droits et sur tes devoirs ? qui est-ce qui prendra ta défense, si tu es opprimé ? qui est-ce qui te préservera du zèle empressé de certains employés subalternes qui ne vivent que de délations, et qui ne peuvent s'élever qu'à force de bassesse ? Si, par exemple, tu es arrêté injustement, qui est-ce qui l'apprendra à ta famille, et élèvera la voix pour te rendre à la liberté ? Les journaux, vois-tu, c'est la tribune du peuple, et fermer cette tribune-là, c'est lui couper la parole.

FANFAN.

C'est vrai, cependant, ça, papa.... comme vous parlez bien ; c'est comme un livre.

M.[lle] ROSE.

Et mieux même que certains livres que notre curé fait répandre.

LAGRENADE.

Vois-tu, Fanfan,

Air : *Il me faudra quitter l'empire*

Les journaux, de la tyrannie
Signalent toujours les abus;
Sentinelles de la patrie,
Ils ont le droit d'être entendus. *(bis.)*
Cette puissance que l'on brave,
Nous a déjà, je te le dis ici;
Sauvés bien souvent, Dieu merci!
Et si jamais la presse était esclave, } *bis.*
La France le serait aussi.

FANFAN.

Eh bien! il faut les affranchir toutes les deux, je ne vois que ça.

LAGRENADE.

Sois donc tranquille, on s'en occupe à Paris. Laisse faire ce peuple aussi brave que bon, ça finira probablement bien.... Mais, silence! j'aperçois l'ami Jolicœur qui vient par ici. Le soldat dont j'ai été le parain en 1807, après Wagram.... Ça lui a porté bonheur. Il a déjà un chevron; s'il attrape les sardines, il aura ma fille; c'est convenu.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOLICŒUR.

JOLICŒUR.

Salut à l'ancien.... sans oublier l'aimable compagnie.

LAGRENADE.

Bon jour, mon fils.... Je puis dire mon fils, car je t'ai tenu sur le champ de bataille.... C'est un baptême qui en valait bien un autre, dans ce temps-là.

JOLICŒUR.

Oui; mais à présent c'est plus ça : nous sommes encapucinés.

LAGRENADE.

Ça reviendra peut-être.... qui sait!

JOLICŒUR.

Dieu vous entende, papa Lagrenade !... J'aime mieux le feu de file que la procession, moi ; et tous mes camarades pensent de même.

LAGRENADE.

Alors, il y a encore de l'espoir.

FANFAN.

Il y en a toujours pour la bonne cause.

LAGRENADE.

C'est vrai.

AIR *des Scythes.*

Quand des Français le sacré territoire
Se vit flétrir du pied des étrangers,
Marmont hélas ! leur vendit la victoire ;
Et l'or pour eux effaça les dangers. (*bis.*)
Mais Dieu veillait sur la grande patrie,
Il est des bras qu'il sut lui conserver ;
Depuis quinze ans si sa gloire est flétrie,
On ne sait pas ce qui peut arriver. (*bis.*)

JOLICŒUR.

Comme vous dites ; il y a à présent de jeunes moustaches qui égalent bien les anciennes, allez. Je dis pas ça pour vous, parce que, pour la chose, à vous le pompon.... Dans le temps, j'ai entendu jaser là-dessus un vieux grognard de chez nous qui était à Marengo ; il faisait chaud là....

LAGRENADE.

Je m'en souviens !

JOLICŒUR (*portant la main à son shako*).

Respect à la mémoire des braves morts au champ d'honneur pour la liberté !

M.lle ROSE.

Ah ! monsieur Jolicœur, que vous me faites plaisir de parler ainsi.... je croyais que vous étiez tous....

JOLICŒUR.

Bath ! c'est pour la frime.... extérieurement je ne dis pas, la discipline le veut ; mais on a la conscience en dedans. L'intérieur n'est pas soumis à la consigne ; on ne peut pas le mettre à la salle de police, l'intérieur ; et je vous réponds qu'il est bon là.... solide comme la colonne Vendôme, c'est pas peu dire.

Air *de l'Actrice.*

Oui, quelque jour, je le parie,
Notre courag' triomphera.
Vous verrez renaît' la vieill' patrie ;
Ell' veut êtr' libre, ell' le sera.
Avec orgueil on se rappelle
Que nos anciens ne boudaient pas....

Pas vrai, papa Lagrenade, qu'ils ne boudaient pas les anciens ?

LAGRENADE.

Non, mon fils, jamais ! à Marengo, Yéna, Austerlitz, et partout, pas plus au feu qu'à la gamelle.

JOLICŒUR.

Vous l'entendez, les anciens ne boudaient jamais.

Et nous vous prouverons, mam'selle,
Qu' les enfans val'nt bien les papas. (*bis.*)

(*On entend le rappel.*)

Allons, v'là qu'on rappelle. Il paraît qu'il y a du nouveau. Il faut que je vous quitte; je retourne au poste de l'Hôtel-de-Ville, où je suis de faction de quatre à six; mais si j'apprends quelque chose de bon auparavant, je viendrai vous en faire part.

M.lle ROSE.

Oh ! oui, vous serez bien gentil, et je vous embrasserai pour la peine.

LAGRENADE.

Tu embrasseras même Victoire.

JOLICŒUR.

Parole d'honneur ! vous vous engagez pour elle. Eh bien ! ça me fera venir deux fois plus vîte. Mais ça ferait peut-être encore mieux si mademoiselle voulait me donner un à-compte dès à-présent.

M.lle ROSE.

Je ne paye jamais d'avance.

JOLICŒUR.

Il y en a de plus malins qui ne payent même pas après.... Suffit, et au revoir.

Air de Fiorella.

Après la consigne
Toujours cramponné,

Moi je me résigne,
Mais après dîné,
Si quelques nouvelles
Vienn' flatter mes vœux,
J' trouverai des ailes,
Et j' dirai joyeux :
  Espérance;
  Confiance,
C'est le refrain
Du fantassin. (*bis.*)

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

M.[lle] ROSE, FANFAN, LAGRENADE.

LAGRENADE.

Il est tout de même gentil, ce petit Jolicœur.... Le nom lui va.... Quel dommage pourtant que ça n'ait pas reçu encore le baptême du feu. Je n'ai pas voulu, dans le temps, qu'il allât en Espagne; je ne l'aurais pas cru bien baptisé, quoique dans ce pays-là il y ait autant de prêtres que j'ai vu fuir d'ennemis.... Pour Alger, c'est différent : il y avait des lapins, et on s'est touché dur.... Le Bédouin n'est pas caressant; je connais le peuple, moi, je l'ai vu de près en Egypte; nous nous y sommes embrassés plus d'une fois à coups de fusil; et si la nouvelle armée d'expédition avait eu un autre général, je lui aurais fait cadeau de Jolicœur.

FANFAN.

Et de moi, papa Lagrenade ?

LAGRENADE.

De toi aussi, mon camarade, si tu avais voulu. Mais je me suis rappelé que le particulier qui commandait là-bas nous avait déjà tourné le dos une fois, juste au moment où çà chauffait, et j'ai craint qu'il ne tournât encore les talons; c'est une chose si forte que l'habitude.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, POUDRET.

POUDRET.

Eh bien! eh bien! mes enfans, vous voilà tous là, comme çà à ne rien faire, les bras croisés, vous ne savez donc pas...

LAGRENADE.

Quoi ?

POUDRET.

Les affaires publiques s'embrouillent, c'est déjà pis que la perruque d'un procureur, on n'y peut rien démêler.

LAGRENADE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

POUDRET.

Ce qu'il y a ?... une lettre!

LAGRENADE.

Imbécille !

POUDRET.

Pas tant que vous croyez... Une lettre de Paris.

M.lle ROSE.

La belle merveille !.... Eh bien ! voyons, qu'est-ce qu'elle chante cette lettre de Paris ?

POUDRET.

Ce qu'elle chante... Vous allez le savoir et vous allez sentir vos cheveux se hérisser d'horreur, comme un crépé première qualité... Apprenez qu'on se bat à Paris... que le peuple fait des prodiges de valeur, et résiste seul à la gendarmerie et à la garde, réunies pour le massacrer.

LAGRENADE.

Qu'ai-je entendu ?

POUDRET.

La vérité !... je le jure sur... sur ma boîte de rasoirs.

LAGRENADE.

O Ciel ! je te rends grâce ! le peuple n'a oublié ni ses droits, ni ses devoirs, et bientôt peut-être l'ancienne qui est là... (*montrant une cocarde tricolore cachée dans son sein*) reviendra à sa place accoutumée. Honneur au peuple !

AIR *de Turenne.*

Jadis il salua l'aurore
Qui vit naître la liberté ;
Après trente ans, il est le même encore,
Et, comme lui, je reprends ma fierté ;
Tout mon vieux sang lui sera présenté.
Oui, chers enfans, dans ce moment suprême,
De tout malheur sachons le préserver ;

On n'a pas voulu le sauver....
Il saura se sauver lui-même. (*bis.*)

(*On crie* aux armes !)

Allons, enfans, voilà le moment de montrer du cœur; que chacun réponde à cet appel; la patrie est en danger, tout citoyen est soldat, de droit et de fait. Rappelez-vous les beaux jours de 89, et la gloire de l'immortel Lafayette.

Air : *T'en souviens-tu*

Vous l'avez vu ce héros de nos âges,
Et dans vos murs il marcha triomphant;
C'est grace à lui que, sur nos vieux rivages,
La liberté fit des pas de géant.
Le nouveau monde aujourd'hui nous l'envie,
Mais gardons bien cet effroi des tyrans;
Il a deux fois sauvé notre patrie,
Que deux lauriers couvrent ses cheveux blancs ! } *bis.*

(*On crie de nouveau*, aux armes!)

SCÈNE V.

Les mêmes, DOUCET, LATRUFFE.

DOUCET.

Eh bien ! mes amis, quels sont ces cris ?

LAGRENADE.

Vous le savez mieux que nous puisque c'est vous qui les avez causés.

DOUCET.

Moi ?

LAGRENADE.

Vous, et les vôtres... c'est tout un.

DOUCET.

Mes amis, soyez calmes; sans cela il pourrait arriver de graves accidens.

LAGRENADE.

La position n'est plus tenable... il faut devenir libres ou mourir.

DOUCET.

Bon Dieu ! qu'entends-je ? vous êtes bien hardi !

LAGRENADE.

Je suis comme ça, et je ne vous crains plus. Vous n'avez pas calculé toute la puissance d'une grande nation réduite au désespoir. Les peuples sont patients parce qu'ils sont éternels. Mais cette patience à un terme enfin, et ce terme est arrivé.

LATRUFFE.

Craignez de vous compromettre.

LAGRENADE.

Je ne crains plus rien, je vous le répète.

VICTOIRE (*accourant*).

Mon père, mon père, tout le monde s'arme dans le quartier, et vous ne serez pas le dernier, j'espère. Voilà votre vieille carabine et des cartouches.

LATRUFFE.

Allons nous-en.... il n'y a rien ici de bon pour nous.

DOUCET.

Je crois que vous avez raison, et que mon ami Bottu avait tort.

VICTOIRE.

Voila aussi votre sabre d'honneur, que Monsieur (*désignant Doucet*) voulait faire vendre, il y a trois jours, pour se payer de notre loyer.

TOUS.

Le misérable !

DOUCET, *sortant avec Latruffe.*

Je vous crois, sortons.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, JOLICŒUR.

JOLICŒUR, *traversant le théâtre, il dit bas à Lagrenade.*

Nous sommes sous les armes et consignés; on nous a déjà distribué des munitions; mais je déclare que je briserai mon fusil plutôt que de faire feu sur mes concitoyens... Sur l'ennemi, tant qu'on voudra. Ainsi n'ayez pas peur.... tous mes camarades pensent comme moi. (*Il sort en chantant.*)

Espérance,
Confiance,
C'est le refrain
Du fantassin.

LAGRENADE.

Brave jeune homme! voilà pourtant comme nous étions en 89.

POUDRET.

C'est vrai, je l'ai vu; seulement c'était mieux, parce qu'alors ils avaient tous la queue, et qu'ils ne craignaient pas la poudre. Allons, papa Lagrenade, mettez-vous à notre tête, mon ancien, je vous nomme capitaine à l'unanimité, et nous vous suivrons partout.... (*à part*) excepté au feu.

LAGRENADE.

J'accepte avec reconnaissance, mes amis. C'est cependant la révolution qui me vaut ça; une révolution, voyez-vous, ça sert toujours au peuple. Par exemple, si quelqu'un m'avait dit, en 1815, que je deviendrais un jour capitaine, je me serais joliment moqué de lui. Ce qui m'arrive aujourd'hui prouve qu'il ne faut jamais désespérer de rien.

FANFAN.

Tiens, ne faut-il pas nommer les plus braves, au moment du danger?

LAGRENADE.

Merci Fanfan, mais pas de complimens, et en route!

TOUS.

Partons! partons!

M.lle ROSE.

Air du baron de Felsheim.

Oui, nous en avons l'espérance,
Vous saurez vaincre ou périr;
Vous êtes les fils de la France,
Pour sa mère on peut bien mourir.
Ecoutez..., (*tambour.*)
Ecoutez..., (*tambour.*)

TOUS.

Oui, nous en avons l'espérance, etc.

TROISIÈME TABLEAU.

LA LIBERTÉ.

Le théâtre représente la place de l'Hôtel-de-ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

POUDRET, JOLICŒUR, DOUCET ET LATRUFFE.

POUDRET, *en faction.*

Eh bien ! j'ai eu une fameuse idée, moi, de me fourrer aussi dans la garde nationale, comme simple particulier... comme si je ne me devais pas tout entier à mes pratiques. Voilà vingt-quatre heures que je n'ai pas pu en faire une. Qu'il doit y avoir de longues barbes dans le quartier... sans parler des nez qui ont du gagner furieusement depuis quelques jours.

JOLICŒUR, *en faction.*

Eh bien ! M. Poudret, comment vous trouvez-vous

POUDRET.

Chaudement.... très-chaudement.... je sue pour la patrie avec un héroïsme dont elle ne me saura peut-être pas gré ; mais c'est égal. Voilà vingt-quatre heures que ça dure, c'est long.

JOLICŒUR.

Vous en serez quitte pour changer de chemise en rentrant ; si vous étiez au feu, que diriez-vous donc ?

POUDRET.

Je dirais... je dirais... que je ne dirais rien.... Je n'y resterais pas, et voilà tout.

JOLICŒUR.

Diable ! vous êtes un brave, à ce qu'il paraît.

POUDRET.

On me l'a toujours dit du moins; c'est de père en fils comme ça dans la famille. Mon père a eu l'honneur de coiffer la du Barry.... Mais laissons la gloire de mes ancêtres de côté : et dites-moi à votre tour, M. Jolicœur, comment vous vous trouvez ?

JOLICŒUR.

Moi, je n'ai qu'un désir, c'est que tout se termine promptement et bien, vous entendez...; mais silence, on ne doit pas causer sous les armes ; voilà du monde qui s'approche..... On ne passe pas!

POUDRET (*croisant la baïonnette*).

On ne passe pas!

DOUCET (*approchant*).

Mais c'est moi, Poudret.

POUDRET.

Ah! pardon.... ; mais vous avez l'air si défait que je ne vous remettais pas..... : comme vous avez changé de couleur.

DOUCET.

C'est lafatigue.

POUDRET.

Vous n'êtes cependant pas de la garde nationale.

DOUCET.

Que le ciel m'en préserve....; je suis tout bénignement de la future cour prévotale qui s'organise en ce moment, et je viens à l'Hôtel-de-Ville prendre mes instructions.... (*aux factionnaires*) Soyez tranquilles, messieurs, je suis en règle; j'ai mon laissez-passer perpétuel. (*Il le montre.*)

JOLICŒUR.

Oh! alors c'est différent : passez!

DOUCET (*désignant le marquis de Latruffe qu'on repousse*).

Mais monsieur est avec moi ; c'est un ami qui a ses entrées aussi. (*bas à Jolicœur*) Député des trois cents sous M. de Villèle, M. le marquis de Latruffe.

JOLICŒUR.

Je sens la chose..... (*A part.*) J'aurais dû le reconnaître à son ventre..... (*haut*) Passez!

LATRUFFE.

Bien obligé, messieurs. (*Doucet et lui entrent à la commune.*)

JOLICŒUR.

Ah! et en voilà-t-il de ces figures cafardes qui entrent là dedans....; on dirait que c'est le quartier-général.

POUDRET.

Ça se pourrait bien, car j'ai reconnu diablement de mes pratiques..... : ça frise la congrégation en diable.

SCÈNE II.

POUDRET, JOLICŒUR, LAGRENADE, CITOYENS ARMÉS.

LAGRENADE (*en tête du piquet*).

Courage, amis, emparons-nous de la commune; cette maison est la maison de la ville, c'est bien le moins que nous la gardions nous-mêmes. (*Il s'avance.*)

JOLICŒUR et POUDRET.

Qui vive!

LAGRENADE.

Citoyen français!

POUDRET.

Caporal, hors le poste; venez reconnaître citoyen français.

JOLICŒUR.

Imbécille!

POUDRET.

Imbécille!

JOLICŒUR, *à Poudret.*

Tais-toi donc! (*à Lagrenade*) Que voulez-vous, mon brave?

LAGRENADE.

Parler à l'autorité, comme député du peuple.

JOLICŒUR.

En ce cas, je vais frapper. (*Il frappe, Doucet paraît.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DOUCET.

DOUCET.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

LAGRENADE.

Je désirerais obtenir une audience de l'autorité.

DOUCET.

L'autorité n'y est pas; depuis quelques jours elle a déménagé en détail....., il n'y a plus personne : mais c'est égal, je la représente.

LAGRENADE.

Elle a choisi là un singulier représentant.... mais n'importe, le salut du peuple avant tout. Croyez bien que l'effort que je fais ici en vous parlant n'est pas celui qui me coûtera le moins pour la conquête de la liberté; mais venons au fait, les momens sont précieux. Le peuple qui m'envoie, et que je représente, veut être à l'instant même seul maître de l'Hôtel-de-Ville; il en a le droit, et je viens en son nom : voulez-vous nous le livrer ?

DOUCET.

Cela est impossible!

LAGRENADE.

Impossible, dites-vous! le peuple français ne connaît plus ce mot-là depuis 89, et voici ma dernière proposition. (*Tirant sa montre.*) Il est six heures moins cinq minutes; si à six heures sonnantes vous n'ouvrez pas de bonne volonté, nous entrerons de force, et je ne réponds plus de rien.

DOUCET.

Mais songez donc.....

LAGRENADE.

Je n'écoute plus rien.....

Air : *Non non jamais aucune femme.*

Trop long-temps le peuple fidelle
A laissé comprimer ses droits;
Il s'est levé, mais sans être rebelle,
Il ne doit obéir qu'aux lois.
Du sang versé tu réponds en personne,
Si mon vœu n'était pas rempli,
Au nom des lois, lorsque le peuple ordonne,
Il a le droit d'être obéi. (*bis.*)

DOUCET.

Je ne dis pas non! mais songez qu'un roi vous regarde.

LAGRENADE.

Lequel donc ?

DOUCET.

Henri IV, qui est là-haut.

LAGRENADE.

Oh bien, il n'y a pas de mal, celui-là ne se fachera pas; il aimait le peuple, lui! il le nourrissait, mais il ne le faisait pas mitrailler! Aussi c'est, comme le disait un fameux lapin d'autrefois, le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

DOUCET.

Le seul!.... insolent! Mais patience, patience, nous attendons encore le courrier d'aujourd'hui.....

LAGRENADE.

C'est ça! s'il y a de mauvaises nouvelles, nous serons des factieux qu'on fusillera sans pitié; si, au contraire, elles sont bonnes, on nous tendra les bras, et on passera dans nos rangs. Voilà comme vous êtes, messieurs, lâches et rampans dans le malheur, insolens et cruels dans la prospérité; votre conduite varie d'une seconde à l'autre, suivant que votre étoile pâlit ou se relève. C'est commode; mais moi je n'ai qu'une parole et la voici: je veux entrer et j'entrerai; point de pensées à double face.... ouvrez! (*Six heures sonnent.*)

DOUCET (*à Jolicœur*).

Repoussez la force par la force; faites feu sur ces rebelles?

LAGRENADE (*à part*).

Qu'est-ce que je disais?...

JOLICŒUR.

Moi, faire feu sur le peuple.... jamais!

AIR: *Epoux imprudent.*

Malgré de sinistres alarmes,
Un soldat qui se sent français,
Sur l'ennemi tourne ses armes,
Mais contre ses frères, jamais!
Vainement vous voulez prétendre
Par moi frapper ces malheureux;
Doit-on jamais armer contre eux
Le fer qui devait les défendre.

LAGRENADE.

Bien, Jolicœur; je n'attendais pas moins de toi, et je te payerai cela plus tard. Finissons-en d'abord avec mon-

sieur. (*Aux gardes nationaux.*) A moi citoyens! (*Ils s'approchent, et au moment où l'Hôtel-de-Ville va être enfoncé par eux, il s'ouvre, et Jules, élève de l'École polytechnique, paraît tenant en main le drapeau national. Tableau.*)

LE PEUPLE.

Vive la liberté !

LAGRENADE.

Silence, citoyens ! la patrie est sauvée, en voilà le garant !

JULES (*sur le perron*).

Le voilà, mes amis, le voilà le drapeau de la patrie ! vos frères de Paris m'ont fait l'honneur de me choisir pour l'arborer dans vos murs. Gardez-le bien, c'est celui que je portais lorsque, dans l'immortelle journée du 29, je pénétrai le premier dans le palais du tyran.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Saint monument de la fraternité,
Cet étendard est d'un heureux présage ;
Au sein d'un nuage irrité,
C'est l'arc-en-ciel qui luit après l'orage !
Mais souvenez-vous, en tout lieu,
Que, dans nos heures meurtrières,
Il fut, tu le permis, grand Dieu !
Cent fois déchiré par le feu,
Et rougi du sang de nos frères. (*bis.*)

LAGRENADE (*saisissant le drapeau*).

Je le reçois au nom de mes concitoyens.... Et vous tous qui connaissez déjà les prodiges de valeur qu'a faits pendant trois jours cette héroïque jeunesse, inclinez-vous avec respect devant un de ses braves.

TOUS

Honneur à l'École polytechnique !

CHOEUR.

Air du triomphe de la Muette.

Honneur, honneur et gloire
Au drapeau de la liberté !
C'est le prix de notre victoire,
Par le sang (*bis.*) il fut acheté !

DOUCET (*à Latruffe*).

Je n'ose m'éloigner au milieu de tout ce tumulte; j'ai peur que ces barbares....

LAGRENADE (*à Latruffe et Doucet*).

Vous êtes encore ici, vous n'avez cependant plus rien à y faire ; vous pouvez passer en sûreté.... Citoyens, respect aux vaincus, même quand ils ressemblent à ces messieurs. (*Bas à Doucet.*) Convenez seulement que, si vous aviez triomphé, vous ne nous auriez pas traités avec tant d'indulgence.... Votre cour prévôtale était-là !

DOUCET.

Ne parlons plus de cela, je vous en prie ; que tout soit oublié, au nom du ciel !

LAGRENADE.

Tâchez de n'avoir, à cet égard, pas plus de rancune que nous. Le peuple méprise ses ennemis, mais il ne leur fait jamais de mal.... Ainsi, allez, et ne péchez plus.... si c'est possible.

POUDRET (*criant*).

Capitaine, capitaine, est-ce que vous ne nous faites pas relever? six heures sont sonnées depuis long-temps, et je meurs de chaud, de soif et de faim. Deux heures, c'est long....

LAGRENADE.

C'est juste ! (*Il fait relever les deux factionnaires.*) Tu vas venir boire à la santé du peuple ; mais auparavant il faut que j'acquitte une dette sacrée. Approche à l'ordre, Jolicœur.

JOLICŒUR (*s'avançant*).

Présent, capitaine !

LAGRENADE.

Citoyens ! voilà un brave soldat qui a refusé de tirer sur le peuple.... Honneur à lui !

JOLICŒUR.

Je n'ai fait que ce que tous mes camarades auraient fait à ma place.

LE PEUPLE.

Honneur aux braves ! vive la garnison !

LAGRENADE.

Jolicœur, ta belle conduite mérite une récompense. Si je pouvais disposer de la croix d'honneur, je te la donnerais; mais, en attendant que tu la reçoives, je me charge de te proposer le seul prix qui soit digne de toi.

Ma fille, ma jolie petite Victoire t'appartient ; tu l'épouseras quand tu voudras.... ça nous fera une pépinière de braves.

JOLICŒUR.

Dignes de la souche, papa Lagrenade. Allons, mes amis, criez tant que vous voudrez : la victoire est à nous! moi je dirai, avec encore plus de plaisir, la victoire est à moi!

POUDRET.

Et tu n'es pas le plus mal partagé. Dis-donc, si tu veux, je coifferai ta femme, et toi par-dessus le marché.

JOLICŒUR.

Bien obligé. Mais à propos, le papa Lagrenade, ici présent, m'avait promis tantôt, au nom de sa fille, quelque chose de bien gentil, si j'apportais de bonnes nouvelles. J'espère qu'en v'là une fameuse bonne nouvelle! (*il montre le drapeau.*)

LAGRENADE.

C'est vrai ; quand on doit il faut payer, et je suis tout prêt....

JOLICŒUR.

Oh! oui, mais vous ce n'est pas la même chose; vous n'êtes pas une jeune et jolie fille.

LAGRENADE.

Pour cela, je ne crois pas ; mais j'y pense, tu ne sais peut-être pas une autre nouvelle....

AIR *de la Robe et les Bottes.*

A tous les vœux de la patrie
Toujours empressés d'obéir,
Nos députés, au gré de notre envie,
Ont fait un ordre, il faudra le remplir;
De toute dette, en cette circonstance,
Ces braves gens, sans craindre les protets,
Ont de dix jours prolongé l'échéance.

JOLICŒUR.

Mais les baisers ne sont pas des billets. (*bis.*)

POUDRET.

Le camarade a peut-être raison, et en attendant qu'on puisse faire décider la question à Paris par nos honorables députés qui ont bien mieux à faire dans ce moment-

ci, je crois que Mademoiselle n'a rien de mieux à faire que de payer, car je proteste....

VICTOIRE.

Eh bien ! moi qui ne veux pas me faire protester, je paye. (*Elle se laisse embrasser par Jolicœur.*)

JOLICŒUR.

A la bonne heure donc... voilà une femme qui ferait, au besoin, une excellente négociante; on voit bien qu'elle a été élevée ici, elle paye avant l'échéance....

POUDRET.

Elle paye avant l'échéance !... il faut absolument que j'aie la pratique de cette femme là.

LAGRENADE.

Maintenant que toutes nos petites affaires particulières sont réglées, ne nous occupons plus que des affaires pupliques et du bonheur qui nous attend.

JOLICŒUR.

C'est bien penser.

LAGRENADE.

Un prince ami de nos institutions, un prince que toute la France n'avait jamais cessé de porter dans son cœur, le duc d'Orléans enfin....

JOLICŒUR.

Ce n'était pas la peine de le nommer, nous l'avions tous reconnu au signalement.

LAGRENADE.

Oui, mes amis, le duc d'Orléans est nommé généralissime.

JOLICŒUR.

Il faut espérer qu'il ne tardera pas à passer roi; c'est le vœu de tout le peuple, celui de toute l'armée; c'est peut-être déjà fait au moment où nous parlons, car nos députés sont pressés d'assurer le bonheur de la France.

LAGRENADE.

Celui-là au moins sera un roi citoyen, un bon roi ! Vive le duc d'Orléans !

TOUS.

Vive le duc d'Orléans, et son auguste famille !

LAGRENADE.

Nous boirons tous ce soir à sa santé.

LE PEUPLE.

Oui, tous!

JOLICŒUR.

Ce sera Henri IV sous le nom de Philippe V, et les rois comme Henri IV ne sont pas communs.

LAGRENADE.

Nous nous en sommes aperçus... mais le duc n'a que de bonnes intentions, puisqu'il nous rend les couleurs nationales qu'il portait lui-même à Jemmapes, pour le salut de la nation, car il a vu le feu celui-là....

JOLICŒUR.

Ce n'est donc pas comme son prédécesseur, à moins qu'on ne veuille compter celui de Paris. Vive le duc d'Orléans!

TOUS.

Vive le duc d'Orléans! vive Philippe V!

LAGRENADE.

Mes amis, à présent que nous avons tous salué notre futur souverain, saluons notre ancien drapeau qui nous est aussi cher que lui. D'Orléans seul pouvait le rendre à nos vœux, et à l'admiration de l'Europe.

Air de la Colonne.

Emblème de l'indépendance
Et de la gloire des Français,
Reviens enfin à cette belle France
Conquérir de nouveaux succès. (*bis.*)
Hier, on te pleurait encore,
Mais aujourd'hui, pleine d'un noble espoir,
Sur nos remparts la victoire a pu voir
Flotter le drapeau tricolore. (*ter.*)

Dans Paris, d'infames sicaires
Ont promené leur fer ensanglanté;
Mais du sang perdu par nos frères,
Nous avons vu surgir la liberté. (*bis.*)
Les monstres, que le peuple abhorre,
Cesseront d'être redoutés,
Dès qu'on verra sur toutes nos cités
Flotter le drapeau tricolore. (*ter.*)

Salut aux couleurs plébéïennes
De Jemmapes et de Fleurus!
Vous qui guidiez nos troupes citoyennes,
En revenant, rendez-nous leurs vertus. (*bis.*)

Oui, du bonheur nous saluons l'aurore,
Le grand peuple est ressuscité!
Gloire, bonheur et liberté
Sont dans le drapeau tricolore. (*ter.*)

Et vous, dont le bouillant courage
Ne sait frapper que l'étranger;
Guerriers, recevez notre hommage,
Votre prudence a calmé le danger. (*bis.*)
Le peuple ici vous aime et vous honore;
Vous êtes citoyens-soldats;
Embrassons-nous, et jusques au trépas
Gardons le drapeau tricolore.

(*Tout le peuple arrive avec des palmes et des couronnes; on danse autour du drapeau, comme au quatrième acte de* la Muette. *Tableau général et animé.*

CHŒUR.

Air du triomphe de la Muette.

Honneur, honneur et gloire
Au drapeau de la liberté!
C'est le prix de notre victoire,
Par le sang il fut (*bis*) acheté.

TOUS.

Vive la liberté!

(*Tableau final, la toile se baisse.*)

FIN.

